

Le Jardin d'Elsa  
Roger Cuneo

C'est un beau soir d'été, ma petite fille et moi sommes en balade : elle passe avec nous trois semaines de vacances au bord de la mer, en Provence.

Avant notre départ de Genève, elle avait décidé que pendant ce séjour, tous les soirs après le repas, elle et moi irions nous promener ensemble. J'avais accepté. J'aime marcher à ses côtés, sa petite main dans ma grosse patte, je ressens à chaque fois l'impression d'enserrer un trésor. Dans ces moments privilégiés, elle me fait part de ses activités, parle de ses amis, de son école, de ses parents, de tout et de rien et je l'écoute avec plaisir.

Elsa a cinq ans et demi, possède un large vocabulaire et, dans ses babillages, elle aborde souvent des sujets étonnants pour son âge.

La semaine précédente, lors de notre voyage en voiture, j'avais formulé à mon épouse mon envie de participer à un concours littéraire.

Elsa, qui écoute toutes nos conversations, m'avait interrompu : — c'est quoi un concours littéraire ?

En peine de trouver une explication simple, je lui ai répondu : — celui dont je parle est une sorte de jeu : les personnes qui en ont envie écrivent un texte, dont l'histoire est vécue ou inventée, et dans lequel il est question d'un jardin ; les histoires qui plairont le plus aux organisateurs seront les gagnantes.

Elle avait immédiatement répliqué : — ça veut dire quoi « gagnantes » ?

— Qu'elles vont gagner.

— Gagner quoi ?

— Les textes choisis seront réunis dans un livre, les personnes qui liront ces histoires auront du plaisir, les raconteront à leurs enfants, à leurs amis, et tous ces gens seront heureux de les entendre. Distribuer du bonheur autour de soi représente ici une victoire. Voilà pourquoi on considère les textes retenus comme « gagnants ».

Ma réponse avait eu l'air de la satisfaire, elle s'était tue quelques instants avant de me demander de lui chanter des chansons. J'avais commencé par celle de Charles Trenet que je connaissais par cœur et qui était en rapport direct avec notre discussion.

*C'est un jardin extraordinaire :  
il y a des canards qui parlent anglais.  
Je leur donne du pain, ils remuent leur derrière  
En me disant « Thank you very much, Monsieur Trenet*

Elsa m'avait interrompu : — stop, je comprends pas.

- Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?
- Le machin là : cinqclouferimach...
- C'est de l'anglais, ça signifie « Merci beaucoup, Monsieur Trenet ».
- C'est qui, Monsieur Trenet ?
- Le monsieur qui a écrit la chanson.
- Tu le connais ?
- Lui, non, mais je connais quelques-unes de ses chansons.
- Alors, chante encore.

J'avais repris la mélodie à son commencement et elle m'avait interrompu au même endroit.

- Tu peux recommencer, s'il te plaît ?

J'ai répété ce début à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elle parvienne à le chanter avec moi. Peu après, elle s'était endormie.

Ce soir-là, deux semaines après notre arrivée en Provence, nous sommes sortis vers vingt heures et peu après avoir quitté la maison elle m'a dit : — j'ai décidé qu'aujourd'hui on va aller à mon jardin extraordinaire.

J'ai été surpris : — le quoi ?

- Mon jar-din-ex-tra-or-di-nai-re, m'a-t-elle martelé, comme irritée par ma question.
- Mais d'où tu connais cette expression ?
- C'est toi qui l'as dite dans la voiture.

Je ne comprenais pas : — qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle était fâchée : — la chanson, tu sais, quand on roulait, tu te souviens pas ?

J'ai compris qu'elle revenait sur la chanson de Charles Trenet et j'ai répondu : — oui, je me souviens.

On approchait de la mer et elle m'a demandé : — tu me la chantes ?  
J'ai entonné le couplet final :

*Pour ceux qui veulent savoir où le jardin se trouve,  
Il est, vous le voyez, au cœur de ma chanson.  
J'y vole parfois quand un chagrin m'éprouve.  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination !  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination !  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination !*

Quand je me suis arrêté, Elsa m'a demandé : — pourquoi tu chantes trois fois la même chose ?

— Parce que, monsieur Trenet, qui a écrit la chanson, voulait qu'on comprenne que son histoire sort de son imagination et qu'il aimerait qu'elle entre dans la nôtre.

— C'est quoi l'imagination ?

— C'est ce qui se passe dans notre tête et qui nous permet d'inventer, comme quand je te raconte des histoires ou que tu joues avec tes peluches.

— Bon, alors ce soir on va rencontrer des canards qui parlent anglais.

J'ai tapoté son front en riant: — il y a quelqu'un là-dedans?

Comme c'est un jeu que j'utilise quand je veux lui faire comprendre qu'elle dit une bêtise, j'ai ajouté: — des canards qui parlent anglais, ça n'existe pas!

Elle a poussé un profond soupir: — grand-papa, on a qu'à les inventer.

Je me suis trouvé tout penaud.

— Tu as raison, petite.

— Alors on y va?

— Où?

— Vers les canards, là.

Nous étions arrivés au bord de la mer, sa réponse m'avait donc surpris: — mais de quels canards tu parles?

— Grand-papa, tu les vois, les canards qui remuent le derrière et qui parlent anglais.

— Tu vois bien qu'il s'agit de goélands.

En riant, elle s'est mise à chantonner d'un air moqueur: — *il suffit pour ça d'un peu d'imagination...*

Je n'en menais pas large, je me demandais ce qui allait sortir de cette promenade et j'ai tenté de sauver la face: — alors, mademoiselle la guide, on va où, maintenant?

Elle s'est arrêtée deux secondes avant de répondre d'un ton péremptoire: — là où on a pique-niqué, hier.

Nous avons effectivement pique-niqué la semaine dernière dans le parc proche de l'endroit où nous nous trouvions et nous nous sommes donc mis en marche.

Nous avons rejoint un grand terrain surplombant la mer, sur lequel se dressaient, dispersées ici et là, plusieurs tables de pique-nique en bois: le long du parc se dessinaient plusieurs terrains de pétanque et l'ensemble était aménagé en jardin public avec des bancs et un point d'eau.

Plus loin se dressaient des buissons de lauriers, aux fleurs rouges, roses et blanches, offertes avec volupté aux derniers rayons du soleil. Fasciné, j'ai regardé cet arrangement en pensant à un tableau de Miro. Je ne parvenais pas à détacher mon regard de cette tapisserie entremêlée de feuilles, de rameaux, de fleurs et de pétales enchevêtrés, quand Elsa m'a sorti de mon émerveillement en me tirant par la main: — viens, grand-papa, je vais te montrer mon jardin secret, mais tu dois le dire à personne: promis?

En riant, j'ai répondu: — promis, ça restera notre secret.

Par la droite, nous avons longé le parc, désert ce soir-là, et Elsa m'a conduit devant un portique en bois à demi caché par des plantes. Malgré mes nombreux passages sur les lieux, je n'avais jamais remarqué cette ouverture.

L'entrée, recouverte de liserons aux clochettes bleues accrochées tout au long de ses poutres, s'ouvrait sur un jardinet entrelacé de hautes tiges de bambous et de fleurs diverses: genêts jaune vif, coquelicots rouges, blés noirs, mélange de bourraches, bougainvilliers imposants, pois de senteur odorants, lavandes parfumées, roses trémières multicolores. L'ensemble tremblotait au souffle tiède du jour mourant, en offrant aux abeilles attardées là, corolles et nectars.

Chose plus surprenante, au milieu de cet enchantement dormait un étang.

Une fois l'entrée du jardin franchie, on pouvait deviner sur sa gauche un mur de pierre, lui aussi recouvert de lauriers colorés, provenant probablement des mêmes buissons que j'avais admirés tout à l'heure du côté du parc. Devant ce décor, dans la lumière alanguie du soir, j'imaginai maintenant contempler un tableau de Renoir. Face à nous, sous un entrelacs de branches accrochées à la paroi, on devinait un muret en pierre de taille qui clôturait ce petit paradis. Pour en accentuer le charme, une tonnelle en fer rouillé s'y adossait en s'avancant en demi-cercle sur l'étang. Une vigne vierge luxuriante avait pris possession de ce balcon improvisé et couronnait une vasque remplie d'une eau jaunâtre, dans laquelle se prélassaient des nénuphars, des nymphéas, des jaunets d'eau, avec leurs grandes feuilles rondes blanches, jaunes, rouges, qui flottaient à la surface. J'avais peine à croire que j'étais éveillé.

J'ai questionné Elsa : — mais comment tu connais cet endroit ?

Elle m'a répondu : — tu te rappelles, quand au pique-nique avec les enfants on jouait à cache-cache, ben, je suis venue ici.

Je me souvenais que lors de notre pique-nique elle s'était jointe à d'autres enfants pour jouer, mais je ne m'étais pas aperçu que ma petite-fille sortait des limites que nous lui avions fixées. J'étais mécontent d'avoir si mal surveillé ses déplacements, surtout en voyant l'étang et en pensant aux dangers que cela aurait pu représenter pour elle.

Je le lui ai dit : — si je me souviens bien, tu n'avais pas l'autorisation d'aller aussi loin. Elle m'a répondu : — c'était une belle cachette, vous discutiez et personne ne s'occupait de moi. Les autres enfants ne m'ont même pas cherché, alors j'ai joué avec une libellule qui tournait en l'air en me racontant des histoires.

— des histoires ?

— oui, de ses soucis avec les grenouilles qui cherchent toujours à l'attraper pour la manger ou pour nourrir leurs bébés.

— Pas nourrir, nourrir. Quand tu dis « bébés », tu veux parler des têtards ?

— Non, des petites grenouilles encore toutes droites et sans pattes qu'on voit là, dans la grosse baignoire.

— C'est ce qu'on appelle des têtards, en grandissant ils vont devenir grenouilles ou crapauds.

— Viens, on va voir s'ils ont grandi.

J'étais embarrassé, hésitant entre la gronder ou m'effacer devant tant d'innocence. J'ai choisi de me taire et en serrant sa main je me suis approché de la mare. Il n'y avait ni libellule ni grenouille en vue, mais dans le fond de la vase il me semblait apercevoir des larves de batraciens, du moins tout un monde minuscule qui grouillait.

Je lui ai dit : — ça me fait encore penser à notre chanson de Trenet.

Immédiatement, elle m'a répondu : — tu me la chantes ?

J'ai entamé le couplet qui convenait à l'endroit :

*Dans un coin de verdure, les petites grenouilles chantaient  
Une chanson pour saluer la lune.  
Dès que celle-ci parut, toute rose d'émotion...*

Elsa a tapé des mains et a voulu que je reprenne ce couplet. Je me suis égosillé d'abord seul, ensuite avec elle, puis fatigué, je me suis arrêté.

— Encore, grand-papa.

Elle aurait continué la nuit entière, mais l'ombre accentuait son avance, la nuit jetait ses banderilles et les couleurs du jardin avaient perdu leur éclat.

— Tu sais, il va tout de suite faire nuit.

— C'est beau la nuit, on saluera la lune comme les grenouilles de la chanson.

Émerveillé, j'ai levé les yeux et j'ai dit : — on commence à l'apercevoir, regarde. Viens, on va s'arrêter sur le chemin du retour et s'asseoir sur un banc pour l'admirer.

— Grand-papa, on la voit bien ici, elle est toute ronde et elle nous sourit, profitons, tu vois bien qu'elle est de bonne humeur.

Nous vivions un soir de pleine lune et à ce moment précis de notre échange, comme si d'un coup quelqu'un avait déconnecté le son et la lumière, les cigales se sont brusquement tues. Le silence n'a pas duré longtemps, venant de partout du jardin des grenouilles invisibles à nos yeux ont commencé à coasser en se répondant d'un point à un autre.

Elsa m'a dit : — on va s'assir sur ces pierres et on écoute les grenouilles appeler leurs enfants pour les mettre au lit.

— d'accord, on va s'asseoir, mais alors pas longtemps.

À peine avons-nous pris place qu'Elsa a commencé à lancer : — « coa... coa... », à quoi des crapauds ont répondu par d'autres : — « coa ... coa... ». Elsa et les crapauds ont poursuivi leur dialogue dans la nuit qui étendait son drap, plus sombre à chaque instant.

Le jeu entre Elsa et les grenouilles a duré longtemps, si bien que j'aurais pu croire qu'ils communiquaient. Quand je tentai de faire comprendre à ma petite que nous devions partir, elle m'a répondu : — chut, j'écoute encore les grenouilles.

— Tu parles le langage des grenouilles, maintenant ?

— grand-papa, tu sais bien...

— quoi, que tu parles grenouille ?

Elle m'a tapoté le front : — il y a quelqu'un là-dedans ?

Elle me rendait la pareille, mais je n'en saisis pas la raison.

— Pourquoi tu dis ça ?

Elle s'est mise à rire. : — parce que *il suffit pour ça d'un peu d'imagination.*

J'étais vexé : une fois de plus j'étais tombé dans le panneau. J'ai bafouillé : — excuse-moi, j'avais encore oublié.

Peu à peu, les « coa... coa... » d'Elsa ne recevant plus de réponse elle a chuchoté : — on est arrivés à les endormir, regarde, grand-papa.

Elle m'a pris le menton et l'a tiré de son côté : — le jardin s'allume.

J'en croyais à peine mes yeux : des petites lumières s'illuminaient par instants entre les feuillages, d'autres se déplaçaient le long des fleurs. J'allais parler quand Elsa a mis sa main devant ma bouche et m'a chuchoté à l'oreille : — tais-toi, si les fées nous entendent elles vont s'enfuir.

J'ai murmuré : — de quelles fées tu parles ?

Elle a tendu sa main, l'index pointé vers l'étang : — regarde.

Maintenant, des points lumineux couraient sur l'eau, dans les airs, dansaient et disparaissaient pour ressurgir plus loin en une ronde, dont je saisissais mal le sens. De prime abord, je me suis inquiété, certaines de ces lumières paraissaient minuscules, mais d'autres semblaient provenir de lampes de poche qui se répondaient d'un point à l'autre du jardinet. S'agissait-il d'un lieu de rendez-vous secrets de la région ? Mais qui en étaient les protagonistes ? Des amoureux, des farceurs, des bandits, des adeptes d'une secte cachée, des vagabonds cherchant un abri ? Le silence enveloppait la nuit d'un épais mystère et je me prenais moi-même au jeu de l'imagination.

Elsa m'a chuchoté à l'oreille : — c'est des lutins qui voudraient nous voir partir pour prendre la place.

J'étais prêt à la croire, j'aurais accepté toute hypothèse, tant j'étais interloqué.

Il m'a fallu plusieurs minutes pour comprendre qu'il s'agissait d'un simple vol de lucioles qui dansaient leur sarabande du soir entre l'étang et les fleurs. Plus beaux qu'un feu d'artifice, nous partagions des moments féériques que la nature offrait en cadeau au mystère de la nuit.

Elsa m'a encore chuchoté à l'oreille : — regarde, maintenant c'est les étoiles qui viennent jouer avec les lutins.

J'ai levé les yeux et j'ai vu qu'effectivement les astres commençaient à habiller le ciel de leurs parures.

Je me suis alors rendu compte que nous avions traîné beaucoup plus longtemps qu'à l'ordinaire. Mon épouse devait s'inquiéter de notre absence prolongée. J'ai pianoté sur mon téléphone portable et Elsa a parlé à sa grand-mère : — grand-maman, je t'aime et je te passe grand-papa.

J'ai raconté brièvement que nous avions oublié l'heure, qu'elle ne s'inquiète pas, que nous allions rentrer sous peu et que tout allait bien.

Elsa ayant accepté de repartir, nous sommes revenus sur nos pas pour nous retrouver en bord de mer. La lune brillait au centre d'un firmament éclatant de diamants, un halo de lumière orangée tremblotait sur l'eau, de légères vagues martelaient les galets en rythmes réguliers.

Elsa m'a dit : — grand-papa, est-ce qu'on peut s'assir sur le banc ?

— oui, ma petite, c'est tellement beau qu'on va s'asseoir un moment.

Nous avons pris place sur un banc en bois qui surplombait la plage d'une petite crique illuminée par la lune. Des bateaux à l'ancre se balançaient sous nos yeux au gré des courants, de temps en temps des goélands balayaient le ciel pour se percher sur les rochers proches en lançant des cris rauques.

Après plusieurs minutes d'observation, Elsa s'est exclamée : — regarde, la lune voyage dans le ciel !

— tu sais, petite, on a l'impression que la lune, les étoiles et tout ce que tu vois au-dessus de nous sont en mouvement, mais en réalité c'est nous qui bougeons.

Elle a ri : — grand-papa, des fois tu dis n'importe quoi, nous, on a pas bougé, on ne s'est pas levés de ce banc, mais la lune, tu vois bien qu'elle est plus loin qu'avant, elle. Impossible d'entamer une leçon d'astronomie dans ces circonstances, j'ai changé de sujet : — tu veux que je te chante une chanson ?

En bâillant, elle m'a répondu : — tu connais celle du soleil et de la lune que me chantait grand-maman quand j'étais petite ?

Fatigué, je lui ai dit : — je te la chante, mais on avance vers la maison en même temps.

Elle a vivement répliqué — non, tu chantes sur le banc et je viens sur tes genoux. Chose dite, chose faite, elle s'est installée tout contre moi, comment refuser ? J'ai réfléchi quelques secondes avant de commencer :

*Le soleil a rendez-vous avec la lune  
Mais la lune n'est pas là et le soleil l'attend  
Ici-bas souvent chacun pour sa chacune  
Chacun doit en faire autant  
La lune est là, la lune est là  
La lune est là, mais le soleil ne la voit pas...*

J'ai posé mes yeux sur Elsa : calme, souriante, elle dormait profondément, son petit bras posé sur mon épaule et sa main passée autour de mon cou.

Le retour ne m'a pas paru facile. Gracile, abandonnée dans mes bras, Elsa me paraissait pourtant bien lourde et la maison se trouvait à un quart d'heure de là. J'ai dû mettre ce soir-là, plus de quarante minutes pour y parvenir, m'arrêtant pour souffler sur chaque banc du chemin. Éreinté, mais content, je chantonais dans ma tête : *Ici-bas souvent, chacun pour sa chacune, chacun doit en faire autant...*

Arrivé près de la maison, j'ai vu une femme et j'ai reconnu mon épouse. Elle m'a demandé : — elle est blessée ?

Je ne comprenais pas : — pourquoi serait-elle blessée ? Elle dort.

— Si tu savais ce que j'ai pu m'inquiéter. Tu la portes depuis longtemps ?

— Depuis le banc au-dessous du grand parc.

— Mais qu'est-ce que vous avez pu fabriquer pour rentrer si tard ?

— On a visité le plus beau jardin qu'il m'ait jamais été donné de connaître.

— Je peux savoir ?

— Tu demanderas à la petite, il s'agit d'un secret entre nous. Je lui ai promis de ne pas le trahir.

— Je ne sais pas lequel de vous deux est l'enfant. Viens, on monte, elle doit être épuisée.

J'ai déposé Elsa sur son lit. Sa grand-mère lui a passé un pyjama et l'a posée à demi endormie sur les toilettes avant d'aller la coucher. Quand je l'ai embrassée : — bonne nuit petite, Elsa a ouvert un œil : — c'était bien ce soir. Puis dans un souffle : — chanson, grand-papa.

Je n'ai pas hésité :

*C'est un jardin extraordinaire :  
Il y a des canards qui parlent anglais.  
Je leur donne du pain, ils remuent leur derrière  
En me disant « Thank you very much, Monsieur Trenet »...*

J'attendais l'habituel « encore », mais elle dormait déjà.

Après m'être préparé pour la nuit, je me suis étendu délicatement dans le lit pour ne pas réveiller mon épouse endormie. Dans ma tête, un refrain tournait :

*Pour ceux qui veulent savoir où le jardin se trouve,  
Il est, vous le voyez, au cœur de ma chanson.  
J'y vole parfois quand un chagrin m'éprouve.  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination !  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagination !  
Il suffit pour ça d'un peu d'imagi...*

Je dormais : cette nuit-là, je ne sais pas si j'ai rejoint les bras de Morphée ou si j'ai retrouvé ceux d'Elsa dans les miens au fond de son jardin.